

La routine de la date de remise, si typique de ceux qui font mon genre de travail, allait m'accompagner toute la vie. Puis, le mois suivant, l'attente anxieuse, les yeux vigilants pointés sur le kiosque à journaux.

Août 1981. *Linus* était paru: petit format, couverture rose horrible, mais elle abritait mon petit trésor, le mien et celui de Daniele Brolli, frère de plume qui avait signé un texte merveilleux et hallucinant, l'histoire de Ralph Gianna, profession: arracheur de mauvaises herbes.

À partir de là, j'ai réuni ce qu'il me restait de forces pour raconter un monde rêvé depuis des lustres, depuis des siècles probablement, et me sont venus le Parador, en premier, et puis les voyages au Japon et en Inde, en Russie, à l'est de moi-même. En cherchant la clé d'un problème qui semblait se transformer continuellement, histoire après histoire.

C'est le 26 mai 1982 que j'ai découvert le récit d'Elissa Rhaïs, dans le quotidien *La Repubblica*. J'étais à la mer avec Patrizia qui m'a dit: « Ça, c'est une histoire pour toi ». J'ai lu avec attention le récit de cette femme, kidnappée et gardée prisonnière dans un harem pendant dix-sept ans et qui, à la mort de son bourreau, a été libérée par son neveu, qu'elle a tenu captif à son tour et qu'elle a séduit en lui racontant des histoires d'emprisonnement, de harem, et des secrets inavouables.

J'y ai perçu un jeu de miroirs déformants et un labyrinthe de passions qui m'a beaucoup intrigué. Si bien que, quelques mois plus tard, l'histoire était sur ma table de travail et commençait à prendre forme. Case après case. J'ai décidé de la transposer en Inde.

Aujourd'hui encore je possède l'article de journal avec toutes mes annotations de l'époque.

Je lis: « Réflexions à travers l'œil de verre. Lorsqu'il l'enlève la nuit, ne reste qu'une cavité funèbre. Il pense constamment à l'Inde, son rêve interdit, mais la morsure de Teda est trop forte. Ça le tient enchaîné. »

Qui pouvait bien être cette Teda, cela s'est perdu dans la brume du temps. Peut-être Apa elle-même, la protagoniste de Bombay. L'œil de verre qui réfléchit et qui délibère est assez terrifiant, pour cet Igort qui, trente ans plus tard, relit ses notes; mais que voulez-vous, l'auteur en herbe décidé à se faire une place parmi les narrateurs de bandes dessinées ne transigeait pas. Et surtout ne reculait pas devant l'épouvantable.

La douleur, je me souviens précisément que c'est ce que je cherchais, la douleur dans l'existence, assaisonnée d'épices parfumées, avec des voiles bigarrés et fascinants. C'est comme ça que je voyais la vie, à l'époque. Un territoire narratif à interroger dans un esprit néo-Mondrian.

Trajectoires imperceptibles, codes de géométries existentielles, chantait Battiatto.

Mes camarades de route, ces amis qui s'étaient retrouvés dans un groupe qu'on avait appelé "Valvoline Motorcomics", comme si c'était un groupe rock ou mieux un projet, un groupe d'action artistique, paraphrasant les avant-gardes historiques, me stimulaient, me donnaient la force de me confronter sur le terrain fertile des idées. Des nuits blanches à palabrer devant des tasses de thé noir chinois, agitant des visions et des déclarations d'amour perdu pour une

